

Georg Lukács

Georg Büchner
Celui falsifié par les fascistes
et le véritable.

Pour le centième anniversaire de sa mort,
le 19 février 1937

Traduction de Jean-Pierre Morbois

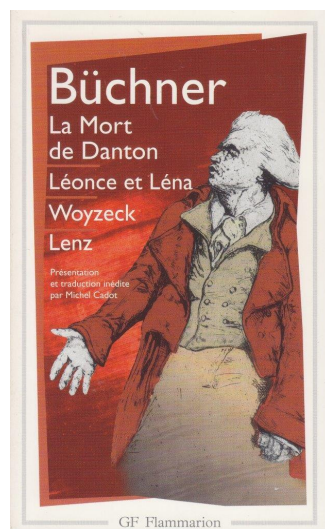


Karl Georg Büchner (1813-1837) écrivain, dramaturge, révolutionnaire, médecin et scientifique allemand.

Il est l'auteur de :

- *La mort de Danton*, drame, 1835
- *Léonce et Léna*, comédie, 1836
- *Woyzeck*, pièce de théâtre (inachevée), 1837.
- *Lenz*, nouvelle, publiée en 1839.

Traduction Michel Cadot, Paris, GF Flammarion, 1997.



Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

« *Der faschistisch verfälschte und der wirkliche Georg Büchner.* »

Il a été publié pour la première fois dans *Das Wort*, n°2, 1937.

Il occupe les pages 66 à 88 du recueil : Georg Lukács, *Deutsche Realisten des 19. Jahrhunderts* [Réalistes allemands du 19^{ème} siècle] Aufbau Verlag, Berlin, 1953. Cette édition se caractérise par une absence complète de notes et de références des passages cités. Toutes les notes sont donc du traducteur, ou reprises de celles, établies par Rodney Livingstone, de l'édition américaine de cet ouvrage, *German realists in the nineteenth century*, trad. Jeremy Gaines et Paul Keast, 1993, MIT Press, Cambridge, Massachusetts, USA.

Les citations sont, autant que possible, données et référencées selon les éditions françaises existantes. À défaut d'édition française, les traductions de l'allemand sont du traducteur. Nous avons par ailleurs ajouté différentes indications destinées à faciliter la compréhension du texte, relatives notamment aux noms propres cités.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.

Georg Büchner

Celui falsifié par les fascistes et le véritable.

I.

Pour le lecteur impartial de Georg Büchner, il paraît tout à fait invraisemblable que le fascisme ait pu tenter de se réclamer de Büchner. (Par exemple, le réactionnaire à l'ancienne mode Treitschke ¹ voyait encore bien ce qu'il y a de révolutionnaire chez Büchner, et le rejetait de manière conséquente.) Et pourtant, cette invraisemblance est devenue réalité. De même que *l'histoire de la littérature* fasciste allemande a tenté de faire du jacobin tardif Hölderlin ² un prophète du « troisième Reich », de même elle s'y risque aussi avec Büchner.

La méthode de cette falsification fasciste est pour l'essentiel la même que celle mise en œuvre pour Hölderlin et pour d'autres grandes figures révolutionnaires de la transition. Par des falsifications ou des tours de passe-passe interprétatifs, tout ce qu'il y a de révolutionnaire doit être effacé de leur vie et de leur œuvre. Dans le cas de Georg Büchner aussi, les fascistes ont des précurseurs parmi les spécialistes de la littérature de la période impérialiste, surtout Friedrich Gundolf. ³

¹ Heinrich Gothard von Treitschke (1834-1896), historien et théoricien politique allemand. Professeur à l'université de Berlin, député nationaliste de 1871 à 1884, il soutint la politique de Bismarck. Il est l'auteur de la formule, reprise par les nazis : « *Les Juifs sont notre malheur* ».

² Friedrich Hölderlin (1770-1843), poète et philosophe de la haute période classico-romantique en Allemagne.

³ Friedrich Leopold Gundelfinger, alias Gundolf, (1880-1931) poète et spécialiste de la littérature, membre du cercle de Stefan George.

Certes, il ne fait de Büchner qu'un romantique attardé, un poète de l'« ambiance ». C'est dans cette ambiance que Gundolf dissout toute la critique sociale de Büchner : « la couche sociale dans *Woyzeck* est une *ambiance*... Seul joue ici le paysage du destin avec son essence spirituelle. » Tout ce qui par ailleurs dans le drame a été critique sociale, « cela dans *Woyzeck* s'éteint dans le royaume des puissances préhominiennes. Aucun allemand qui a voulu montrer la pauvreté, le mal, la tristesse, ne s'est autant que Büchner approché de leurs causes. »⁴

Les fascistes allemands vont encore plus loin sur cette voie. Le poète révolutionnaire Büchner doit être le précurseur de leur « révolution ». Cette tentative a été menée ces dernières années dans deux gros traités.⁵ Les deux abordent ces tâches « scientifiquement », c'est-à-dire qu'ils cherchent par des détours complexes à fasciser Büchner. Car on ne peut pas faire de Büchner en personne un précurseur direct du Führer sans mettre en œuvre les moyens de falsification fascistes les plus raffinés.

Le point de départ des deux traités, c'est le prétendu *désespoir* de Büchner. Son intégration dans la lignée Schopenhauer - Kierkegaard - Dostoïevski - Nietzsche - Strindberg - Heidegger. Cela prend une tonalité tout à

⁴ F. Gundolf, *Romantiker, fünf Aufsätze* [Les romantiques, cinq essais], Berlin, 1930, vol. I, pp. 375-395.

⁵ Karl Viëtor (1892-1951) : *Die Tragödie des heldischen Pessimismus* [La tragédie du pessimisme héroïque] in *Deutsche Vierteljahrschrift* 12 (1934), pp. 173-209 ; Arthur Pfeiffer, *Georg Büchner, Vom Wesen der Geschichte des Dämonischen und Dramatischen* [Sur l'essence de l'histoire du démonique et du dramatique], Francfort, 1934

fait heideggérienne quand Viëtor voit la grandeur de Büchner dans le fait qu'il « se place résolument dans le néant. ». De même, Pfeiffer dit de la conception de l'histoire de Büchner : « Livré à la violence de forces supérieures inconcevables qui, avec une extrême irresponsabilité et cruauté, font de l'homme la victime d'une envie abjecte ou d'une humeur, tel est l'homme dans l'histoire. »

Selon Pfeiffer, la participation de Büchner aux tentatives de soulèvement après la révolution de Juillet⁶ en Hesse est clairement une « aliénation » passagère « à l'égard de la réalité. » On voit là tout à fait clairement par quelles méthodes de mensonge grossier procède cette fascisation « raffinée ». Pfeiffer « prouve » cette assertion par le fait notamment que Büchner étudiant, à l'université de Giessen, se tenait à l'écart des activités de la *Burschenschaft* (confrérie étudiante). Heureusement, Büchner s'est exprimé très clairement à ce sujet dans une lettre à sa famille : il haïssait ces lascars en raison de leur vanité et de leur présomption, parce qu'ils méprisaient la grande masse de leurs concitoyens sur la base d'une pseudo-éducation ridicule. « L'aristocratie est le mépris le plus honteux de l'esprit saint chez l'homme ; contre lui je retourne ses propres armes : arrogance contre arrogance, dérision contre dérision. »⁷

Le *Danton* de Büchner est composé après la défaite de ses tentatives de révolution, et c'est même selon l'interprétation des fascistes susnommés, l'expression de

⁶ La révolution de juillet 1830 à Paris a eu des répercussions en Europe : Belgique, Suisse, Brunswick, Saxe, Hesse, Hanovre.

⁷ Lettre à sa famille de février 1834, dans *Werke und Briefe* [Œuvres et correspondance] Munich, Werner Lehmann éd., 1980, p. 254.

sa désillusion. Les deux considèrent Büchner comme grand, justement parce qu'il a dépeint la *désillusion à l'égard de la révolution*.

Ainsi, Viëtor intitule son étude : *La tragédie du pessimisme héroïque*. Il dit de Danton : « ... quelqu'un d'accablé par une grande désillusion, qui ne *veut* pas agir. Qui ne veut *plus* agir – c'est ça qui est important... Le drame commence à l'instant même où la foi révolutionnaire de Danton est brisée par la reconnaissance de la non-liberté, sans espoir, de l'homme et de l'impossibilité de rédemption de la vie. » En quoi consiste cette désillusion ? Dans son analyse de la scène avec Robespierre,⁸ Viëtor donne une réponse claire : « Robespierre est assez naïf pour croire que le seul but de la révolution serait de créer de meilleures conditions de vie pour le peuple... C'est à ce dogme terroriste, dangereusement stupide, que s'enflamme son inimitié pour Danton. » C'est précisément par cette désillusion que Danton – et Büchner avec lui – seraient plus profonds et « plus réalistes » que Robespierre. Et le contenu de cette désillusion : « c'était une vérité religieuse – une de celles qui concernent les questions ultimes, éternelles de l'humanité... un savoir... devant lequel toute action semble insensée. » Büchner montre donc « une vérité religieuse tirée de l'histoire. *La mort de Danton* est la tragédie du grand homme politique qui est anéanti à l'instant même où, après l'ivresse de l'action radicale, il retrouve sa pondération d'homme d'État et sa force régénérée. » La désillusion à l'égard de la révolution, le désespoir qui en résulte, est donc pour

⁸ *La mort de Danton*, Acte I, scène 6, op.cit., pp. 65-67.

Viëtor la véritable pierre angulaire du positif, de la « pondération d'homme d'État. »

Pfeiffer va radicalement encore plus loin. À la base de son livre, il y a une nouvelle « philosophie de l'histoire du drame. » Cette théorie repose sur l'idée que le drame serait germanique héroïque démonique et qu'en revanche, l'épopée serait judéo-chrétienne. Cela ne vaut pas la peine de discuter concrètement cette théorie. Soulignons simplement, pour éclairer la méthode de travail de Pfeiffer, qu'il pense pouvoir étayer cette conception sur Schelling.⁹ Et plus précisément de la manière suivante : Comme Schelling, il désigne l'épopée comme « représentation du fini *dans* l'infini. » Et il cite à ce propos la formule de Schelling sur le christianisme : « la direction propre au christianisme va *du* fini à l'infini ». (Souligné par moi, G. L.) Sans même prendre en compte la conception de l'infini chez Schelling, la simple signification grammaticale des deux phrases fait apparaître clairement que Schelling dit là très exactement le contraire de ce que Pfeiffer lui fait dire. En conséquence, Schelling considère Homère comme le représentant typique de l'épique et montre dans le christianisme la dissolution de l'épopée antique. Cette opposition entre Pfeiffer et Schelling va même si loin que Pfeiffer voit dans les couples de rimes la forme constituante de l'épique, tandis que pour Schelling, c'est l'hexamètre qui est la forme typique du vers de l'épopée. Si donc Pfeiffer veut couvrir sa « théorie » de l'autorité

⁹ Friedrich Wilhelm Joseph (von) Schelling (1775-1854), philosophe idéaliste allemand. Cf. les passages que lui consacre Lukács dans *La destruction de la raison*, Paris, L'Arche, 1958, tome I, chap. II, *La fondation de l'irrationalisme*, § II et III.

de Schelling, sa seule méthode est alors de spéculer sur l'ignorance et l'inattention de son lecteur.

Dans ce non-sens, il y a pourtant de la méthode. Ce que veut Pfeiffer, c'est seulement que l'on reconnaisse les adages et chants de la vieille Allemagne comme dramatiques, à son sens à lui. Tout au long des Temps Modernes, il se produirait une épopéisation du drame. Même chez Shakespeare, mais tout particulièrement dans le classicisme allemand. C'est seulement avec Kleist que commencerait un véritable drame démonique allemand. Pfeiffer suit ici en histoire de la littérature la ligne du philosophe officiel du « troisième Reich », Alfred Bäumler,¹⁰ qui, dans son discours inaugural à l'université de Berlin, a fixé comme tâche principale à la « pédagogie politique » la lutte idéologique contre l'humanisme des classiques allemands. C'est dans cette ligne du dramatique démonique que Pfeiffer veut intégrer Georg Büchner.

Danton a succombé à l'« entre-deux démonique ». Il est héroïque à une époque qui ne l'est pas. L'obstacle à son héroïsme est la démocratie. « Danton a reconnu que la démarche héroïque ne lui était pas possible à cause de la puissance supérieure de l'esprit non-héroïque de ses contemporains. »

¹⁰ Alfred Bäumler (1887-1968), philosophe ayant acquis une notoriété particulière à l'époque de national-socialisme, et étroitement lié au national-socialisme. Il s'est fait connaître en premier lieu par des études sur Kant, Nietzsche, et Spengler. Voir son travail *Kants Kritik der Urteilstkraft* (1923) [La critique de la faculté de jugement de Kant], ainsi que ses *Studien zur deutschen Geistesgeschichte* (1937) [Études sur l'histoire intellectuelle allemande].

La tragédie de Danton consiste selon Pfeiffer en ce que Danton doit agir avec les masses, mais que les masses ne peuvent pas suivre ses objectifs « héroïques ». Sa tragédie consiste en ce qu'il n'est pas à même d'appliquer avec succès les méthodes fascistes de la démagogie sociale. C'est là sa désillusion tragique et son désespoir ; c'est également le désespoir démonique de l'écrivain qui le met en scène. Plus franc et plus grossier, Viëtor commet ici une indiscretion plus imprudente. Il commente de la manière suivante les paroles de Robespierre selon lesquelles il faudrait parachever la révolution ¹¹ : « Quand une révolution est-elle achevée ? Cet achèvement, ce n'est pas une situation que l'on peut objectivement fixer ; une révolution est achevée lorsqu'elle atteint une situation qui répond à l'exigence fondamentale du *Führer révolutionnaire*. » (Souligné par moi, G. L.)

C'est de cette façon et avec de telles méthodes que l'on « prouve scientifiquement » que Büchner a été un précurseur tragiquement désespéré, perdu, de la « révolution national-socialiste. »

¹¹ *La mort de Danton*, Acte I, scène 6, op.cit., p. 66.

II.

En quoi consiste la véritable tragédie de Danton chez Büchner ? Au sujet de ce drame, Arnold Zweig ¹² a très finement observé : « Et Büchner commet donc l'erreur dramatique de supposer que la nécessité énorme de la révolution et le fait qu'elle soit digne d'éloges sont telles que lui-même les ressent. » Peu importe que la demande de Zweig puisse ou non être satisfaite dans la dramaturgie, dans le cadre de la conception qu'a Büchner de la tragédie de Danton : en ce qui concerne la caractérisation de l'écrivain lui-même, Zweig a entièrement raison, il touche le cœur même de son être. Büchner a toujours été un révolutionnaire conséquent, d'une maturité précoce et d'une clarté étonnante, d'une conséquence étonnante dans les hauts et les bas de son destin révolutionnaire, humain, et littéraire.

Nous ne pouvons pas donner ici ni même esquisser la biographie de Büchner. Nous devons nous contenter de citer quelques formules exprimées à diverses périodes de sa vie pour anéantir la légende de sa « désillusion à l'égard de la révolution ». Le trait fondamental, essentiel, de Büchner est une haine brûlante, révolutionnaire, de toute exploitation et oppression. Dès le lycée, dans un exposé, il glorifie Caton contre César. Étudiant à Strasbourg, il écrit à sa famille : « On reproche aux jeunes gens d'utiliser la violence. Mais ne sommes-nous pas dans un état permanent de violence ? Parce nous sommes nés et avons été élevés dans un cachot, nous ne

¹² Arnold Zweig (1887-1968) écrivain allemand. Il vit en exil, principalement en Palestine, de 1933 à 1948, puis s'établit à Berlin-Est. *L'éducation héroïque devant Verdun* (1935). Paris, Plon, 1972.

remarquons pas que nous sommes collés dans un trou, avec des fers aux mains et aux pieds, et un bâillon à la bouche. Qu'appellez-vous donc un état de droit ? Un droit qui fait de la grande masse des citoyens des bêtes de somme, pour satisfaire les besoins extravagants d'une petite minorité pourrie ? »¹³

Partant de cette opinion, Büchner s'affilie en Hesse à une organisation révolutionnaire secrète, bien qu'il ait à maintes reprises à Strasbourg exprimé son grand scepticisme quant à la possibilité d'un soulèvement révolutionnaire en Allemagne. Dans le fait qu'il se soit placé lui-même à la tête de l'organisation révolutionnaire secrète, ses falsificateurs fascistes voient une « contradiction ». Cette contradiction se résout cependant très facilement si l'on considère la *place particulière* de Büchner au sein du mouvement révolutionnaire allemand. Büchner est probablement le seul parmi les révolutionnaires d'alors qui place la libération économique des masses au *cœur* de son activité révolutionnaire. Il a de ce fait les conflits les plus âpres avec ses camarades. Weidig, le leader de l'organisation révolutionnaire secrète de Hesse, a partout, dans le projet de Büchner pour le *Hessische Landbote*,¹⁴ remplacé le mot « riche » par « distingué », transformant ainsi le texte en un sens libéral, dirigé exclusivement contre les reliquats de l'absolutisme

¹³ Lettre du 5 avril 1833, in Georg Büchner, *Werke und Briefe*, Hanser Munich, 1980

¹⁴ Le *Hessische Landbote* [Le courrier du pays de Hesse] est un pamphlet de 8 pages sur les problèmes sociaux de l'époque diffusé clandestinement le 31 juillet 1834. Le projet initial avait été rédigé par Büchner, et révisé par Friedrich Ludwig Weidig.

féodal. Selon la conception de Büchner pourtant, la révolution s'est levée et a chuté sur la question de savoir si les masses de pauvres se soulèveraient contre les riches. C'est pourquoi le témoignage de Becker,¹⁵ un ami de Büchner, devant le tribunal explique plus clairement que tout commentaire la participation de Büchner aux tentatives de révolution de Hesse : « Avec le tract qu'il avait écrit, il (Büchner, G. L.) ne voulait pour le moment que sonder l'état d'esprit du peuple et des révolutionnaires allemands. Quand plus tard, il a entendu que les paysans avaient remis à la police la plupart des tracts trouvés, quand il a entendu que même les patriotes s'exprimaient contre son tract, il a abandonné tous ses espoirs politiques relatifs à un changement. »

Où y a-t-il là une « désillusion » à l'égard de la révolution ? *Avant* son activité révolutionnaire, Büchner écrit à sa famille : « Certes, j'agirai toujours selon mes convictions, mais j'ai appris dans la période récente que seuls les besoins nécessaires des *larges masses* peuvent entraîner des changements, et que toute agitation et récrimination des individus n'est qu'une vaine folie. »¹⁶

¹⁵ August Becker (1814-1871), l'ami le plus proche de Büchner à Giessen, était comme lui membre de la « société des droits de l'homme », une organisation révolutionnaire. Alors que Büchner avait pu fuir lorsque les autorités leur tombèrent dessus, Becker fut arrêté et resta en prison jusqu'à ce qu'il soit amnistié, en 1839. Il rejoignit alors le groupe communiste de Wilhelm Weitling (1808-1871) en Suisse. Il contribua ensuite à la *Rheinische Zeitung* [Gazette Rhénane] de Karl Marx, et plus tard au *Vorwärts*, journal allemand bihebdomadaire paraissant à Paris de janvier à décembre 1844. Pendant la révolution de 1848, il fut député au Landtag de Hesse. Il mourut aux États-Unis.

¹⁶ Lettre à sa famille, juin 1833.

Après sa fuite, et donc à l'époque de sa « désillusion », il écrit à Gutzkow : « Toute la révolution s'est scindée entre libéraux et absolutistes, et il faut qu'elle soit digérée par la *classe inéduquée et pauvre* ; le *rapport entre pauvres et riches* est le seul élément révolutionnaire au monde ; seule la faim peut être la déesse de la liberté. »¹⁷ Il y a dans l'histoire bien peu d'exemples de jeune révolutionnaire qui, entre sa vingtième et sa vingt-quatrième année, ait ainsi entamé et maintenu de manière aussi conséquente son orientation politique.

Büchner est donc un *révolutionnaire plébéen*, auquel ont commencé à apparaître clairement les fondements économiques d'une libération des masses laborieuses. C'est une figure importante dans une série qui va de Gracchus Babeuf à Blanqui (dans le soulèvement de juin 1848.)¹⁸

Cette place historique concrète fait qu'on ne doit pas juger la clarté des conceptions de Georg Büchner à l'aune des combats ultérieurs du prolétariat déjà organisé en classe sociale. Bien qu'il soit contemporain du chartisme¹⁹ en Angleterre et des soulèvements de Lyon²⁰ en France, Büchner, dans sa pratique de révolutionnaire allemand, ne peut pas encore voir et

¹⁷ Lettre non datée à Karl Gutzkow (1811-1878), écrivain et journaliste allemand, très actif dans le mouvement Jeune-Allemagne.

¹⁸ François Noël Babeuf (1760-1797) révolutionnaire français, responsable en 1796 de la conjuration des égaux contre le Directoire. Louis-Auguste Blanqui (1805-1881) révolutionnaire français.

¹⁹ Chartisme, mouvement politique ouvrier anglais de la « Charte populaire » de 1838 réclamant l'abolition du suffrage censitaire.

²⁰ Révoltes des canuts du 21 novembre au 3 décembre 1831, et du 9 au 15 avril 1834.

reconnaître le prolétariat comme une classe. Comme révolutionnaire plébéen authentique, il se focalise sur la libération économique et politique des « pauvres » ; en premier lieu naturellement sur celle des paysans, compte tenu des conditions allemandes. Son engagement conséquent en ce sens le place théoriquement et pratiquement en opposition irréconciliable aux libéraux parmi ses contemporains qu'il critique de plus en plus avec une ironie caustique, comme le feront plus tard les démocrates révolutionnaires importants.

Évidemment, il résulte de cet état de fait que la perspective révolutionnaire de Büchner comporte beaucoup d'obscurités. C'est ainsi qu'il écrit dans cette lettre à Gutzkow que nous avons citée plus haut : « Si vous engraissez les paysans, la révolution sera frappée d'apoplexie. La poule au pot pour chaque paysan fera crever le coq gaulois. » C'est encore plus nettement qu'un peu plus tard, les tendances peu claires se manifestent dans une autre lettre à Gutzkow. Après une critique acerbe du « rapport aigre » dans lequel se trouvent les libéraux éduqués à l'égard du peuple, il dit : « Et la grande classe elle-même ? Pour elle, il n'y a que deux leviers : la misère matérielle et le fanatisme religieux. Tout parti qui saura employer ces leviers vaincra. Notre époque a besoin de fer et de pain, et ensuite d'une croix ou de quelque chose comme ça. » Le fait que Büchner, le matérialiste conséquent et pugnace, puisse en venir, même si c'est passager, à de telles conceptions sur le rôle de la religion ou d'un succédané de religion, montre combien les contradictions de la transition ont été profondes et irrésolues à son époque.

Et pas seulement dans la tête de Büchner, assurément, mais en général, au grand sens historique. Les forces productives du capitalisme libérées par la Révolution française et la révolution industrielle en Angleterre ont fait apparaître les contradictions sociales d'une toute autre manière qu'au 18^{ème} siècle. Quelques grands penseurs ont déjà tiré des conséquences socialistes des contradictions de la société capitaliste ; certes de manière utopique, certes sans même soupçonner l'importance du prolétariat pour matérialiser ces exigences au plan révolutionnaire. Les partisans de Ricardo, le plus grand théoricien de l'économie capitaliste, ont commencé très tôt après la mort du maître à tirer des conclusions socialistes de la théorie de la plus-value ; certes à nouveau sans avoir une connaissance dialectique des lois dynamiques de la société, sans avoir la connaissance du rôle du prolétariat dans la révolution, mais dans une interprétation éthique de la théorie de la plus-value. Ces penseurs et politiciens à leur tour, qui étaient directement liés aux combats spécifiques commençants du prolétariat s'organisant en classe sociale, ont cherché à élaborer en pensée les objectifs particuliers du combat de classe prolétarien en les situant en opposition radicale à tous les objectifs des révolutions précédentes ; mais à cette époque, ils en sont restés à cette mise en opposition directe, grossière. (Des briseurs de machines²¹ aux débuts du syndicalisme.) Les révolutionnaires plébéiens résolus en revanche, ont recherché dans la poursuite conséquente de la révolution démocratique une voie qui devait éliminer par la révolution les contradictions socio-économiques de la société capitaliste. Mais tant que les

²¹ Ou mouvement Luddite.

« pauvres » n'étaient pas devenus dans la réalité, et par conséquent aussi dans les têtes des révolutionnaires, un véritable prolétariat, il leur était impossible d'envisager clairement les problèmes.

À ce stade de développement, plus un démocrate révolutionnaire se posait les questions de manière profonde, radicale, globale, et plus il s'emmêlait obligatoirement dans des contradictions profondes et insolubles. Écoutons comment Büchner s'ouvre à Gutzkow sur sa perspective positive : « je crois qu'il faut partir dans les affaires sociales d'un principe juridique absolu, rechercher *dans le peuple* la formation d'une nouvelle vie spirituelle, et laisser aller au diable la société moderne décrépite. Vers quoi entre terre et ciel doit évoluer un truc comme celle-ci. Toute son existence ne consiste qu'en la tentative de se sortir de l'ennui le plus effroyable. Elle peut crever, c'est la seule chose nouvelle qui peut encore lui arriver. »

Blanqui, le grand révolutionnaire démocrate français, est au cours d'une longue vie parvenu des « pauvres » au prolétariat, de Babeuf jusqu'à la reconnaissance du marxisme. Büchner est mort à vingt-quatre ans au début de ce même chemin. Il est cependant – à l'exception de Heine²² – le seul en Allemagne à avoir emprunté ce chemin. Il est, avec Heine, parmi les écrivains allemands, le seul qu'on puisse comparer aux démocrates révolutionnaires ultérieurs, plus grands et plus mûrs, à Tchernychevski et Dobrolioubov.²³

²² Heinrich Heine (1797-1856), écrivain allemand.

²³ Voir Lukacs : *Der russische Realismus in der Weltliteratur, Werke V*.

III.

Sans aller plus loin, il est évident que cette crise de transition des mouvements révolutionnaires sur le continent soulève comme une des questions les plus importantes celle de l'analyse critique de la révolution française. Pourtant, celle-ci n'a pas seulement bouleversé au plus profond la vie du peuple français, mais aussi donné à toute l'Europe un nouveau visage ; le visage justement de ces contradictions profondes dont nous avons à l'instant indiqué les formes de manifestation idéologiques. Il est naturel qu'à cette occasion, forcément, soient apparues deux conceptions totalement opposées. D'un côté, puisque cet ébranlement du monde n'a fait qu'aggraver la situation matérielle du prolétariat naissant, il en est résulté un rejet de toute révolution politiquement démocratique. (C'est chez Proudhon que cette conception se voit de la façon la plus grossière, mais elle a de nombreux précurseurs en France à l'époque de Büchner). De l'autre côté, il y a chez les révolutionnaires plébéiens démocrates l'illusion qu'une poursuite conséquente de la terreur jacobine conduirait d'elle-même à sauver les masses de leur misère matérielle. On peut observer dans l'histoire du mouvement ouvrier français combien cette antinomie a été profonde et durable, jusque dans la période impérialiste où Sorel et Jaurès, par exemple, représentent les deux pôles opposés de cette antinomie.

Cette antinomie, comme contradiction tragique, est à la base de *La Mort de Danton*, de Büchner. Dans cette tragédie, ce n'est donc pas une quelconque expérience subjective d'un jeune homme qui est représentée

(« désillusion », « désespoir », etc.) ; Büchner, avec le grand instinct d'un dramaturge tragique véritable, faisant époque, a plutôt cherché à montrer la contradiction séculaire de son époque au miroir de la Révolution française. Et il l'a fait en vérité, non pas en transposant dans cette période les problèmes de son temps, et en utilisant la révolution comme déguisement. Il a bien davantage vu, avec le regard juste du grand dramaturge tragique, que ce problème de son époque a justement surgi avec la Révolution française, et a pris une forme importante au plan de la controverse historique.

C'est avec une clarté et une véhémence rappelant Shakespeare que ce problème est exposé dès les premières scènes. Danton et ses amis parlent de ce que la révolution devrait s'achever : « La Révolution doit cesser et la République doit commencer », dit Hérault.²⁴ Et aussitôt après, Büchner montre dans une scène de peuple animée et réaliste ce que les pauvres pensent des acquis de la Révolution jusque-là : « Ils (à savoir les riches, G. L.) n'ont pas une goutte de sang dans les veines qu'ils ne nous aient sucée. Ils nous ont dit : tuez les aristocrates, ce sont des loups ! Nous avons pendu les aristocrates aux lanternes. Ils nous ont dit : c'est le Veto²⁵ qui mange votre pain, nous avons tué le Veto. Ils nous ont dit : les Girondins vous affament, nous avons guillotiné les Girondins. Mais ils ont dépouillé les morts, tandis que nous trottons les jambes nues et sommes gelés comme avant. »²⁶

²⁴ ... de Séchelles. *La Mort de Danton*, Acte I, scène 1, op.cit., p. 47.

²⁵ Sobriquet de Louis XVI auquel la constitution donnait le droit de mettre un Veto à la mise en œuvre d'une loi adoptée par l'assemblée.

²⁶ *La Mort de Danton*, Acte I, scène 2, op.cit., p. 51.

Dans toutes les scènes de peuple, Büchner dépeint cette profonde amertume des masses dans la misère. Et en grand réaliste, il montre aussi que ces masses ne peuvent pas avoir encore une conscience claire des objectifs que pourraient avoir les actions traduisant cette amertume. Le caractère insoluble des contradictions objectives dans la réalité (ainsi que dans la tête de Büchner) se reflète dans le fait que l'amertume du peuple est encore dénuée d'orientation, hésitante, qu'elle passe d'un extrême à l'autre. Le seul trait solide qui demeure, c'est l'amertume elle-même, et une formulation cyniquement sincère des causes directement visibles pour lesquelles les masses sont déçues. Büchner est donc totalement conséquent au plan littéraire lorsqu'il représente cette scène de peuple avec un humour amer, réaliste grotesque inspiré de Shakespeare.

L'importance de la composition de cette scène de peuple va pourtant au-delà du modèle shakespearien. Le rôle du peuple en tant que chœur qui fonde socialement les tragédies individuelles des protagonistes, qui les commente au plan de l'intrigue et des idées sociales, s'est extraordinairement développé dans la période d'évolution du drame avant et après la Révolution française. Les scènes de peuple dans *Egmont*, *Le camp de Wallenstein*,²⁷ etc. montrent clairement cette voie : cela consiste en une liaison plus étroite entre ce qui, « en haut » se produit dans les destins tragiques entremêlés des principaux héros et les mouvements, les évolutions, « en bas », dans la vie du peuple même.

²⁷ *Egmont*, Pièce de Goethe, Trad. Amédée Vulliod, Paris, Aubier bilingue, 1992. *Le camp de Wallenstein*, Pièce de Schiller, Trad. Gilles Darras, Paris, L'Arche, 2005.

Büchner franchit donc encore un pas de plus : chez lui, la situation matérielle du peuple parisien, la situation spirituelle et morale qui en découle, est la cause ultime aussi bien du conflit entre Robespierre et Danton que de son issue, la chute des partisans de Danton. Ce chœur est donc plus actif que le chœur antique, il intervient directement dans l'action. Et pourtant, – avec un art très conscient – Büchner limite le rôle des scènes de peuple à l'accompagnement, comme un chœur au plan des idées et de l'ambiance, des destins tragiques des individus éminents dans l'histoire universelle. Dans les luttes entre Robespierre et Danton, cette conscience historiquement fructueuse qu'a pu présenter la crise mondiale décrite ici a trouvé, effectivement, sa plus haute manifestation. L'amertume encore désorientée du peuple se trouve de ce fait au-dessus et en dessous des luttes individuelles tragiques qui se déroulent « en haut ». Dans sa figuration en forme de chœur des causes sociales, figuration originale, inspirée de Shakespeare, mais allant pourtant au-delà de la conception du peuple chez Shakespeare, Büchner a donné à ce savoir historique profond et juste une forme dramatique grandiose.

C'est sur ce terrain que la grande opposition politique du drame entre les partisans de Danton d'une part et ceux de Robespierre et Saint-Just de l'autre est menée à sa dramatisation maximale. Comme nous l'avons vu, Danton veut terminer la révolution, Robespierre poursuivre la révolution – à son idée. La revendication de Danton d'abandonner la terreur révolutionnaire n'est que la conclusion conséquente de ses prémisses. C'est pourquoi il dit au début de la conversation décisive avec Robespierre : « Là où cesse la légitime défense

commence le meurtre, je ne vois aucune raison qui nous contraigne de continuer à tuer. » Et Robespierre de répondre : « La révolution sociale n'est pas encore achevée ; celui qui arrête une révolution à moitié chemin creuse sa propre tombe. La bonne société n'est pas encore morte, la force populaire saine doit se substituer à cette classe à tous égards blasée. » ²⁸

La façon habituelle de voir cette scène décisive du drame, c'est que Danton réfute la moralisation d'un Robespierre étroit et borné avec un grand mépris, une supériorité intellectuelle objective. Il est exact que Danton traite Robespierre avec mépris. Il est également exact que Büchner, au plan de la conception philosophique du monde, partage le point de vue de Danton, le matérialisme épicurien, et, comme nous le verrons, éprouve une sympathie lyrique et dramatique pour son personnage. Mais le déroulement intellectuel et dramatique véritable de la conversation est cependant tout autre, et c'est précisément là que se manifeste le grand talent dramatique tragique de Büchner. Danton n'a en réalité pas un mot pour réfuter la conception *politique* de Robespierre. Il évite au contraire la discussion politique, il n'a pas un seul argument contre le reproche politique, contre la conception politique de Robespierre qui, si nous nous rappelons les dernières lettres citées de Büchner, est pour l'essentiel la conception de l'auteur lui-même. Danton détourne la conversation vers une discussion sur les principes moraux et remporte là comme matérialiste une victoire facile sur les principes moraux rousseauistes de Robespierre. Mais cette victoire

²⁸ *La mort de Danton*, Acte I, scène 6, op.cit., pp. 65-66.

à bon marché dans la discussion ne comporte aucune réponse sur la question cruciale de la situation politique, sur la question de l'opposition entre pauvre et riche. Büchner se montre ici un dramaturge né, en faisant s'incarner dans deux personnages historiques – chacun avec sa nécessaire grandeur et ses limites nécessaires – la grande contradiction sociale qu'il vit aussi comme une contradiction insoluble dans ses propres sentiments et pensées.

Cette dérobade de Danton n'est pas un hasard, mais justement le cœur de sa tragédie. Danton est chez Büchner un grand révolutionnaire bourgeois, mais qui ne peut en aucun cas aller au-delà des objectifs bourgeois de la révolution. C'est un matérialiste épicurien, tout à fait au sens du 18^{ème} siècle, au sens de d'Holbach et d'Helvétius. Ce matérialisme est la forme idéologique suprême et la plus conséquente de la France prérévolutionnaire ; la conception du monde de la *préparation idéologique* de la révolution. Marx caractérise cette philosophie de la façon suivante : « La théorie de d'Holbach est donc l'illusion philosophique, historiquement justifiée, sur le rôle de la *bourgeoisie* dont c'est précisément l'avènement en France et dont la volonté d'exploitation pouvait être encore interprétée comme une volonté de voir les individus s'épanouir complètement dans des échanges débarrassés des vieilles entraves féodales. Cette libération, du point de vue de la *bourgeoisie*, c'est-à-dire la concurrence, c'était certes la seule façon possible au XVIII^e siècle d'ouvrir aux individus la voie d'un plus libre développement. »²⁹

²⁹ In *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 452

Pourtant, avec justement la victoire de la révolution sur le roi et sur les féodaux dans laquelle Danton a joué un rôle éminent, naissent dans la société ces contradictions nouvelles à l'égard desquelles Danton reste étranger et négatif, auxquelles sa conception du monde ne peut donner aucune réponse. Robespierre et Saint-Just veulent poursuivre la révolution, mais pour Danton, cette poursuite n'est plus *sa* révolution. Il a combattu pour qu'on se libère du féodalisme, mais affranchir les pauvres du joug du capitalisme n'a plus rien à voir avec ses objectifs. Immédiatement avant la grande discussion avec Robespierre, il dit du peuple dans une conversation : « Il hait ceux qui jouissent comme un eunuque hait les hommes. »³⁰

Pour cette raison il se sent étranger au peuple ainsi qu'à la politique. Dans des conversations avec ses amis, on répète toujours qu'il est un « saint mort »³¹ de la révolution. Ce n'est pas un hasard si le souvenir des massacres de septembre, les remords de Danton à ce sujet,³² surgissent immédiatement avant son arrestation. Tant que la révolution était la sienne, et donc en septembre, il a agi avec résolution et courage, et il a considéré les massacres de septembre comme une mesure évidente, nécessaire, pour le salut de la révolution. Mais si la révolution va au-delà, si elle suit les voies plébéiennes de Robespierre et de Saint-Just,

³⁰ *La mort de Danton*, Acte I, scène 5, op.cit., p. 64.

³¹ Ibidem.

³² *La mort de Danton*, Acte II, scène 5, op.cit., pp. 82-83. Les massacres de septembre sont des exécutions sommaires qui eurent lieu dans les prisons de Paris et en province du 2 au 6 septembre 1792, alors que les ennemis envahissaient l'Est de la France avant d'être arrêtés, le 20 septembre, à Valmy.

alors l'éloignement de Danton de cette révolution fait nécessairement naître, spirituellement, le drame de conscience.

Et cet éloignement du peuple n'est pas une fantaisie de Danton, comme ses partisans le lui reprochent. Après la conversation avec Robespierre, il va dans les sections pour les alerter contre Robespierre : « Ils étaient respectueux, mais comme à un enterrement, »³³ dit Danton lui-même. Son éloquence séduisante sur le banc des accusés fait certes une énorme impression sur les auditeurs. Mais cette impression n'est qu'éphémère, elle ne peut rien changer à l'état d'esprit de fond des larges masses. Immédiatement après le dernier grand discours de Danton, Büchner ajoute une scène de peuple devant le Palais de Justice. Un des citoyens y dit : « Danton a de beaux habits, Danton a une belle maison, Danton a une jolie femme, il se baigne dans le bourgogne, mange du gibier dans des assiettes d'argent et couche avec vos femmes et vos filles quand il est soûl. Danton était pauvre. D'où tire-t-il tout ça ? »³⁴

L'apathie cynique, la lassitude ennuyée de Danton, sa volonté d'inaction, apparaissent dans cet éclairage, non pas comme des traits de caractère psychologiques contradictoires du révolutionnaire autrefois actif, mais elles sont la réaction spirituellement nécessaire de sa situation. En l'occurrence, il ne faut pas oublier que Büchner conçoit cet ennui comme le trait dominant de la bourgeoisie rassasiée. Souvenons-nous de la lettre à

³³ *La mort de Danton*, Acte II, scène 1, op.cit., p. 72.

³⁴ *La mort de Danton*, Acte III, scène 10, op.cit., p. 110.

Gutzkow citée plus haut, mentionnons aussi le personnage de Léonce dans sa comédie ultérieure.

Mais le Danton de Büchner n'est pas un bourgeois réactionnaire. Il raille cyniquement la théorie morale de Robespierre – mais il n'a (à l'exception de Camille Desmoulins) aucune sympathie pour ses partisans. Pour quoi peut-il lutter ? Avec qui doit-il lutter ? Son partisan Lacroix se désigne lui-même comme un fripon ;³⁵ c'est avec un soutien de ce genre que le général Dillon veut libérer Danton : « Je trouverai assez de gens, de vieux soldats, des Girondins, des ci-devant nobles. »³⁶ Et cela montre justement que dans le Danton de Büchner, le révolutionnaire subsiste, puisqu'il ne veut pas mener un tel combat avec de tels alliés.

La spécificité de la manière dont sont réparties les sympathies humaines politiques de Büchner se reflète dans toute la structure du drame. Robespierre et Saint-Just en particulier sont les véritables personnages porteurs d'avenir, engagés dans l'action dramatique. Aussi bien dans la première moitié du drame qu'aussi à la fin, Danton est certes au cœur de l'intrigue, mais davantage comme un objet que comme une force motrice. Ce n'est pas un hasard, mais la puissante force de composition de Büchner, si le premier acte s'achève avec l'entretien de Robespierre et de Saint-Just, après le dialogue Danton-Robespierre et le deuxième avec la scène à la Convention et les discours de Robespierre et de Saint-Just. Et nous avons vu que même le troisième acte, dans lequel les discours en défense de Danton le

³⁵ *La mort de Danton*, Acte I, scène 5, op.cit., p. 64-35.

³⁶ *La mort de Danton*, Acte III, scène 5, op.cit., p. 100.

placent aussi au plan de la scénographie dramatique au cœur de l'intrigue, ne se termine pas avec ces grands déchaînements rhétoriques, mais avec la scène dont nous avons cité l'opinion du peuple sur Danton. Et finalement, le drame se clôture par cette petite scène dans laquelle Lucile Desmoulins, devenue folle, crie « vive le roi »³⁷ sur la Place de la Révolution où ont lieu les exécutions. Le *destin* de Danton est donc le cœur de l'intrigue, mais ce n'est pas l'activité du héros qui est le moteur du drame. Danton subit son destin.

IV.

Et pourtant, c'est la tragédie de Danton qui est au cœur du drame, et pas celle de Robespierre et Saint-Just. Le conflit tragique de ces jacobins sera décrit une décennie plus tard par Karl Marx dans *La Sainte-Famille*.³⁸ Dans son Robespierre, Büchner a signifié quelques conflits humains, (et malheureusement aussi – ce qui est une des rares inconséquences dans sa peinture de caractère – la « jalousie » à l'égard de Danton, reprise des historiens bourgeois) ; Saint-Just ne présente que peu de traits psychologiques individuels, il est l'incarnation du révolutionnaire actif, inflexible, plébéien, c'est plus une figure idéale qu'un personnage élaboré. Il a au plan dramatique – mutatis mutandis – dans son rapport à Danton une fonction contrapunctique analogue à celle de Fortinbras par rapport à Hamlet chez Shakespeare.

La place centrale dramatiquement tragique de Danton est corrélée au fait que Büchner, avec une profondeur

³⁷ *La mort de Danton*, Acte IV, scène 9, op.cit., p. 124.

³⁸ Paris, Éditions Sociales, 1969, Chap. VI, III c), pp. 146-147.

littéraire extraordinaire, ne dépeint pas seulement la crise sociale politique des aspirations révolutionnaires du 18^{ème} siècle au tournant que représente la Révolution française, mais en même temps, et indissociablement lié à cette question, la *crise de conception du monde* de cette transition, la crise du vieux matérialisme mécaniste comme idéologie de la révolution bourgeoise. Le personnage de Danton, le destin de Danton, est la tragique incarnation de ces contradictions que soulève l'évolution historique de la période entre 1789 et 1848, et que le vieux matérialisme ne peut pas résoudre.

Le caractère social du matérialisme épicurien se perd. En raison de la situation objective, les matérialistes du 18^{ème} siècle pouvaient penser que leurs théories de la société et de l'histoire – idéalistes dans leur nature philosophique – découlaient de leur théorie matérialiste de la connaissance, ils pouvaient croire qu'ils tiraient vraiment de leur matérialisme épicurien la boussole de leurs actions. Helvétius dit « Un homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. »³⁹ Et il croit avoir déduit de l'égoïsme épicurien le contenu de ce caractère social, sa liaison nécessaire avec l'éthique des individus.

La victoire de la bourgeoisie dans la révolution dissipe ces illusions. Précisément à l'étape de développement à laquelle Danton doit agir, les contradictions au sein du « bien public » apparaissent clairement. Le simple égoïsme se transforme en filouterie capitaliste, en un nihilisme moral cynique. Avec une profonde ironie, et une grande force de composition, discrète, qui figure

³⁹ Helvétius, *De l'esprit*, Paris, Lavigne, 1843, chap. VI, p. 46.

toujours et ne commente jamais, Büchner dépeint ce processus : Le parvenu ordinaire Barrère dit : « Le monde aurait la tête en bas si les prétendus coquins devaient être pendus par les prétendus honnêtes gens. »⁴⁰ Et le mouchard Laflotte, sur le point de trahir le général Dillon, défend cette action avec des arguments égoïstes épicuriens à la Danton : « La douleur est l'unique péché et la souffrance le seul vice, je resterai vertueux. »⁴¹

Robespierre et Saint-Just ont, *à l'encontre de cela*, puisqu'ils veulent une révolution plébéienne, un étalon pour l'action ; certes sur la base d'un rejet du matérialisme philosophique, sur la base d'un idéalisme rousseauiste que Danton – en soi, indépendamment de la situation politique de l'action présente – peut combattre avec une supériorité ironique et intellectuelle, en jouant particulièrement sur le terrain de la morale. Mais comme l'action politique constitue la tâche du jour, Danton n'utilise absolument pas cette supériorité philosophique. Comme homme politique, comme penseur, comme homme, il a perdu toute orientation.

Dans cette grande tragédie, l'incapacité du vieux matérialisme à comprendre l'*histoire* apparaît au premier plan. Büchner lui-même a très profondément éprouvé ce conflit sans pouvoir le résoudre philosophiquement. Il écrit (de Giessen à sa fiancée) sur son étude de l'histoire de la révolution : « Je me suis senti comme anéanti sous le poids du terrible *fatalisme de l'histoire*. Je trouve dans la nature humaine une effroyable uniformité, dans les

⁴⁰ *La mort de Danton*, Acte III, scène 6, op.cit., p. 104.

⁴¹ *La mort de Danton*, Acte III, scène 5, op.cit., p. 101.

rapports humains une puissance irrépressible conférée à tous et à personne. L'individu n'est qu'écume sur la vague, la grandeur un simple hasard, le règne du génie un jeu de marionnettes, un combat risible contre une loi d'airain, le reconnaître est le mieux, le maîtriser est impossible. Il ne me vient plus à l'esprit de m'incliner devant les canassons de parade et les poteaux d'angle de l'histoire... le *devoir* est un des mots de damnation avec lequel on baptise l'homme. L'expression "Il est impossible que les scandales n'arrivent pas, mais malheur à celui par qui ils arrivent !" ⁴² est effroyable. Qu'y a-t-il en nous qui ment, tue, vole ? » ⁴³

Maintenant, il est extrêmement intéressant de voir la manière et les variations avec lesquelles cette explosion de Büchner revient chez Danton dans la scène précédant son arrestation. Quelques expressions tirées de cette lettre sont reprises presque littéralement par Büchner, qui les place dans la bouche d'un Danton dans le doute et le désespoir. ⁴⁴ On voit combien le personnage de Danton est devenu l'expression littéraire de ces contradictions profondément éprouvées par Büchner. Mais il faut en même temps faire attention aux différences de formulation, d'accentuation. Danton en arrive à un agnosticisme mystique, à une incapacité désespérée à comprendre l'histoire. Pour Büchner, le plus important est la connaissance de la nécessité historique, même si on ne peut pas la maîtriser. C'est pourquoi ce « devoir » chez Büchner n'est pas désespéré, pas pessimiste comme chez Danton. Dans le drame, Büchner donne à nouveau

⁴² Lc 17 1, Mt 18 7.

⁴³ Lettre de Giessen à sa fiancée, postérieure au 10 mars 1834.

⁴⁴ Cf. *La mort de Danton*, Acte II, scène 5, op.cit., p. 83.

forme à une réponse au doute de Danton, avec le grand discours de Saint-Just à la Convention dans lequel il affirme et glorifie avec une emphase passionnée la nécessité d'airain, inhumaine de l'histoire, qui piétine par la révolution des générations entières qui se mettent en travers de son chemin, qui agit comme une éruption volcanique ou un tremblement de terre irrésistible.⁴⁵

Là aussi, nous voyons combien les deux protagonistes du drame incarnent la contradiction, la crise dans la vie et la pensée de Büchner. Mais la pensée de Büchner n'est incarnée que par les deux ensemble, dans leur interaction tragique, ni Danton, ni Saint-Just ne sont en eux-mêmes les porte-voix de l'auteur. Certes, le point de vue de Saint-Just est le plus proche de la conception de Büchner de la solution de la « question du pain. » Assurément, aussi bien Robespierre que Saint-Just présentent des traits dont nous pouvons trouver les traces lyriques dans le discours de Büchner sur Caton.⁴⁶ Mais Robespierre et Saint-Just sont pourtant aussi peu que Danton identiques à Büchner. Et c'est justement parce que Büchner, dans cette grande crise spirituelle, s'en tient inébranlablement à la philosophie matérialiste et ne perd jamais la conviction de pouvoir résoudre grâce à elle les grands problèmes de la vie qu'il se tient sentimentalement plus proche de Danton que de Saint-Just avec lequel il a plus d'affinités politiques.

La contradiction qui va être traitée dans la tragédie en ce qui concerne l'approbation matérialiste de la vie, la

⁴⁵ Cf. *La mort de Danton*, Acte II, scène 7, op.cit., p. 88.

⁴⁶ *Discours en défense de Caton d'Utique* prononcé le 28 septembre 1830 par le jeune Büchner, âgé de presque 17 ans, à l'occasion de la fête de son lycée de Darmstadt.

philosophie du plaisir, est également au plan de la conception du monde un grand problème de la période de transition. Dans la première scène du drame, Camille Desmoulins dit : « Le divin Épicure et la Vénus aux belles fesses remplaceront les Saints Marat et Châlier comme gardiens des portes. »⁴⁷ Ceci prend là une tonalité quelque peu thermidorienne. Mais la volupté et la joie de vivre de la classe bourgeoise parvenue à la position dominante se mêle toujours plus, dans cette période, à l'aspiration à un monde nouveau et meilleur dans lequel la vertu humaine ne connaîtrait aucune limitation ascétique. Heine aussi proclame cette nouvelle joie de vivre en vers et en prose ; il la proclame presque toujours de telle manière que les deux courants s'harmonisent. « La chair luxuriante des peintures du Titien, c'est du pur protestantisme. Les reins de sa Venus sont des thèses beaucoup plus solides que celle que le moine allemand a collées à la porte de l'église de Wittenberg. »⁴⁸ Assurément, il y a chez Heine une droite ligne qui va de là à cette autre « chanson meilleure »⁴⁹ qui proclame la joie de vivre, ici-bas, de l'humanité libérée.

Vu sous l'autre aspect, cette contradiction vit dans le mouvement révolutionnaire émergent de la classe

⁴⁷ *La mort de Danton*, Acte I, scène 1, op.cit., p. 48.

⁴⁸ Heinrich Heine : *Die romantische Schule, Sämtliche Schriften* [L'école romantique, Œuvres complètes] Hambourg, Hoffmann et Campe, 1887, vol. 7 p. 130.

⁴⁹ Allusion au poème de Heine : *Deutschland, ein Wintermärchen* [Allemagne, un conte d'hiver] Reclam, Stuttgart, 1979.

Ein neues Lied, ein besseres Lied	O mes amis ! Je veux vous composer
O Freunde will ich euch dichten!	une chanson nouvelle, une chanson meilleure,
Wir wollen hier auf Erden schon	nous voulons sur la terre
Das Himmelreich errichten	établir le royaume des cieux.

ouvrière. Babeuf est aussi bien l'héritier du vieux matérialisme que de l'ascèse révolutionnaire de Robespierre. De grands auteurs, comme Heine et Büchner, de grands penseurs comme Fourier,⁵⁰ sont de la même façon convaincus de l'insuffisance *des deux* extrêmes ; aucun d'entre eux ne peut trouver une solution dénuée de contradiction. Et le jeune Marx et Engels sont encore contraints, alors qu'ils sont déjà sur la position du matérialisme dialectique, de combattre la conception ascétique de la révolution.

Heine est plus ouvert, plus souple, plus riche que Büchner ; il a adapté à sa manière la dialectique hégélienne, il ne l'a pas ignorée comme Büchner. Mais lui-aussi ne peut exprimer, dans sa pensée et ses compositions, que les tendances contradictoires dans toutes leurs contradictions, il est absolument incapable de découvrir le principe unitaire qui les anime. Évidemment, Büchner lui non plus ne peut pas trouver d'issue. Ce qu'il cherche politiquement, la matérialisation des « pauvres » dans le prolétariat révolutionnaire, n'existe pas dans la réalité allemande qui est la sienne. C'est aussi pourquoi il ne peut pas trouver dans son matérialisme conséquent la conception dialectique de l'histoire. Mais la spécificité personnelle de Büchner réside dans le fait de suivre son chemin parsemé de contradictions jusqu'au bout, en parfaite ligne droite, sans hésitations, sans se préoccuper des contradictions, et non pas comme Heine en oscillant de ci de là, de manière mouvante et élastique entre des extrêmes contradictoires.

⁵⁰ Charles Fourier (1772-1837) philosophe français, socialiste utopique.

V.

C'est de là que résulte le caractère significatif du réalisme de Büchner, inspiré de Shakespeare et de Goethe. Son aspiration en politique, c'est que le « pauvre » devienne conscient, qu'il s'éveille à l'activité politique. C'est en grand réaliste qu'il représente Woyzeck, vulnérable, exploité, sans cesse chassé de ci de là, piétiné par tous, la figure la plus grandiose du « pauvre » d'alors en Allemagne.

Gundolf et Pfeiffer veulent falsifier ce tableau social grandiose en en faisant une peinture d'ambiance, et Pfeiffer en l'occurrence « approfondit » la falsification esthétisante de Gundolf en prétendant que l'art de l'ambiance de Büchner serait l'expression de sa nature démonique. « L'ambiance est chez lui présence constante du démonique. L'ambiance est une respiration durable, la respiration profonde du démonique. » Ces analyses vont jusqu'à faire de Büchner au plan littéraire un précurseur de Strindberg⁵¹ et de l'expressionnisme. Là aussi, la vérité historique est mise cul par-dessus tête. Büchner dépeint l'impuissance physique et idéologique de Woyzeck face à ses oppresseurs et exploités ; c'est donc une impuissance sociale réelle qui est représentée à partir de l'existence, dont Woyzeck, même s'il n'en voit pas clairement la nature, la soupçonne tout au moins. Lorsque son capitaine lui fait le reproche d'être immoral, Woyzeck répond : « Pauvres gens que nous sommes. Voyez-vous, mon capitaine, l'argent, toujours l'argent. Celui qui n'a pas d'argent, qu'il essaie un peu de s'en

⁵¹ August Strindberg (1849-1912) écrivain suédois.

remettre à la morale en ce monde. On est aussi de chair et de sang. Nous autres, on est malheureux dans ce monde et dans l'autre, je crois que si on allait au ciel, on devrait aider à fabriquer le tonnerre... ça doit être beau, la vertu, mon capitaine, mais je suis un pauvre diable. »⁵² Strindberg en revanche dépeint l'expérience profonde de sa propre impuissance contre les forces déchaînées du capitalisme ; il ne les perce pas à jour, et doit de ce fait les mythifier. Il ne représente pas l'impuissance existentielle concrète, mais les réactions idéologiques de sa propre expérience de l'impuissance. Il n'est donc pas littérairement un continuateur, mais il se situe au contraire à un pôle diamétralement opposé à Büchner.

Sans cesse, Büchner a proclamé ses tendances réalistes, ouvertement, et à haut niveau théorique. Sa théorie de réalisme, c'est de refléter la vie dans sa dynamique, dans sa vivacité et sa richesse inépuisable. Du drame historique, il exige la fidélité à l'histoire. Déjà dans *La Mort de Danton*, Desmoulins tempête contre l'idéalisme en art.⁵³ Et dans le fragment de nouvelle *Lenz*, Büchner fait dire à son héros, l'ami d'enfance bien connu de Goethe, la profession de foi suivante en faveur du véritable réalisme : « Cet idéalisme, c'est le mépris le plus scandaleux de la nature humaine. Qu'on essaie une fois de plonger dans la vie jusqu'au plus petit détail et de la rendre dans ses palpitations, ses allusions, ses expressions les plus fines, à la limite du perceptible, comme il avait essayé de le faire dans *Le Précepteur* et

⁵² *Woyzeck*, sc. 10, op. cit., p. 174. Traduction complétée.

⁵³ *La mort de Danton*, Acte II, scène 3, op.cit., p. 78-79.

dans *Les Soldats*. Ce sont les hommes les plus prosaïques du monde ; mais la veine du sentiment est presque pareille chez tous les hommes, seule varie l'épaisseur de l'enveloppe à travers laquelle il doit passer. Il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour cela. »⁵⁴ C'est là qu'on voit, bien clairement, le rapport idéologique entre les aspirations de Büchner à une démocratie conséquente, populaire, et son réalisme littéraire.

Nous voyons donc bien clairement quelle image offre Büchner. En tant que révolutionnaire et grand réaliste dans l'Allemagne misérable des années 1830, comment aurait-il pu ne pas éprouver des explosions de rage et d'amertume devant une telle réalité de misère ? Celles-ci ne produisent cependant pas les moindres hésitations dans sa trajectoire de vie comme chez Heine, sans même parler qu'elles se soient transformées en « désillusion » ou en « désespoir ». Büchner a agi de manière conséquente et sans hésitations pendant les années de sa courte vie : en révolutionnaire plébéen dans son activité politique, en philosophe matérialiste dans sa conception du monde, en disciple de Shakespeare et de Goethe dans le grand réalisme.

⁵⁴ Lenz, op. cit., pp. 204-205.

Der Hofmeister [Le précepteur], comédie en cinq actes 1774, *Die Soldaten* [Les soldats], drame bourgeois, 1776, œuvres de Jakob Michael Reinhold Lenz.

VI.

Mais pourquoi le fascisme a-t-il besoin de la falsification de Büchner, pourquoi fait-il de Büchner un « désespéré » ? En dépit de tous leurs artifices de falsification, ni Viëtor ni Pfeiffer n'ont pu le cataloguer comme annonciateur du « troisième Reich ». Mais que gagnent-ils à falsifier le révolutionnaire en en faisant un représentant du « pessimisme héroïque », le réaliste en en faisant un « artiste d'ambiance du démonique » ?

Aussi évidentes et grossières que soient ces falsifications, on ne doit pas sous-estimer l'impact politique sérieux d'une telle démagogie dans l'histoire de la littérature.

Assurément, toute la presse fasciste allemande proclame sans cesse la foi dans l'avenir de l'Allemagne fasciste. Mais ce qu'ils proclament, c'est précisément une foi, et même une foi aveugle, pas un savoir, pas une réelle perspective d'avenir. Ce ne sont pas des gens qui pensent, mais des gens hypnotisés jusqu'à perdre toute volonté qui peuvent se regrouper autour du « Führer ». Pour cela, il est nécessaire de construire une atmosphère de foi aveugle, pour cela, l'anéantissement de toute conception rationnelle de la nature et de l'histoire est indispensable. Chaque philosophie du passé que le fascisme allemand s'approprie (Schopenhauer, le romantisme, Nietzsche,) nie la connaissabilité du monde. Du chaos, du néant, de l'obscurité du désespoir, les hommes peuvent être sauvés par le « miracle », par le « Führer ».

Mais au-delà de ça, le national-socialisme est arrivé au pouvoir par suite du désespoir des masses (ainsi que de la grande masse de l'intelligentsia). Ce désespoir avait des causes économiques et idéologiques très réelles : la menace d'effondrement du système capitaliste et ainsi l'effondrement véritable de l'existence de millions de travailleurs, l'effondrement de l'idéologie bourgeoise jusque-là dominante. Le désespoir des masses qui naît sur un tel terrain peut-être le point de départ de leur soulèvement révolutionnaire, mais il offre en même temps des points d'accroche à la démagogie la plus confuse et la plus grossière. À la veille de la victoire de la Révolution d'Octobre, Lénine écrit sur ce désespoir des masses : « Et peut-on s'étonner que la masse épuisée, torturée par la faim et par la prolongation de la guerre, "se jette" sur ce poison des Cent-Noirs ? Peut-on concevoir une société capitaliste à la veille de sa faillite sans que le désespoir envahisse les masses opprimées ? Et le désespoir des masses, parmi lesquelles règne l'ignorance, peut-il ne pas s'exprimer par une consommation accrue de poisons de toutes sortes ? »⁵⁵ Le désespoir des masses allemandes a été systématiquement attisé par la démagogie sociale et nationaliste des nazis ; toute pensée, toute recherche de la vérité a été étouffée afin de préparer le « miracle », pour plus tard fourrer dans des chambres de torture, dans des camps de concentration ceux qui restaient désespérés du fait de la poursuite de la dégradation de leur situation matérielle et idéologique et ne pouvaient plus être totalement assoupis par l'opium de la propagande nazie.

⁵⁵ Lénine, *Lettre aux camarades*, 17 (30) octobre 1917, *Œuvres*, Moscou, Éditions du Progrès, t. 26, p. 216.

La crise de tout système social est toujours accompagnée d'une grande crise en matière de conception du monde ; pensons à la Rome du Bas-Empire, à la décomposition de la société féodale. C'est justement dans leur effondrement que les catégories économiques illustrent combien elles sont « des formes d'existence, des déterminations existentielles. »⁵⁶ Le déracinement de l'existence matérielle, de l'existence sociale des larges masses entraîne nécessairement une conception du monde marquée par l'absence de racines, le désespoir, le pessimisme et le mysticisme.

La crise de conception du monde du système capitaliste a déjà commencé depuis longtemps. L'horreur, le mensonge, la précarité et l'injustice, l'absurdité de la vie dans le capitalisme apparaissent très tôt chez toute une série d'auteurs et de penseurs comme absurdité de *la* vie en général, chez ces auteurs et penseurs qui n'ont pas la moindre idée d'une perspective de renouveau. Le désespoir qui naît ainsi, souvent honnête, critique, et même rebelle, est toujours et encore exploité par les sycophantes du capitalisme pour induire au moins ces hommes, qui ne peuvent pas être directement gagnés au système capitaliste, à persister dans un désespoir sans orientation ni but, sans danger de ce fait pour le système capitaliste. De tels désespérés sont inoffensifs pour le capitalisme, ou vont pour une grande part d'entre eux, comme l'expérience le montre, tôt ou tard capituler

⁵⁶ *Daseinsformen, Existenzbestimmungen*, Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Introduction de 1857. M, 19, Paris, les éditions sociales, 2011, p. 63

ouvertement. Dostoïevski dit que « l'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite. »⁵⁷

Plus profonde est la crise du système capitaliste, et plus grande est l'importance sociale de ce désespoir, car il pénètre des masses toujours plus larges, il influence toujours plus profondément la pensée et la vie des hommes. Et en même temps qu'augmente cette importance sociale, le niveau idéologique de ce désespoir s'abaisse, il prend des formes de plus en plus fébriles, de plus en plus violentes qui se changent en mystique. Pensons à la lignée : Schopenhauer-Kierkegaard-Dostoïevski-Nietzsche.

Plus la crise est profonde, et moins la simple apologie suffit à la défense idéologique du système capitaliste. L'absurdité, la cruauté et la bestialité de la vie, la dérégulation de l'homme à son chaos, le pessimisme comme réaction idéologique adéquate à ce chaos, doivent être reconnues, et l'apologie consiste, sur la base de ce chaos, à éduquer les masses à l'attente acritique d'un miracle, à les détourner d'une étude impartiale des causes sociales concrètes de cette situation. C'est avec Nietzsche que commence cette nouvelle période de l'apologie du capitalisme. La prétendue philosophie des Spengler,⁵⁸ Klages,⁵⁹ Bäumler etc. est toujours et encore un appel au désespoir, au service du capitalisme.

Le désespoir des masses lui-même est cependant honorable et même rebelle. Sauf qu'il est détourné en un

⁵⁷ Fiodor Dostoïevski, *La confession de Stavroguine* in *Les Démons* (les Possédés) ; Paris, Gallimard Folio, 1979, tome 2, p. 443.

⁵⁸ Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand, un des auteurs phares de la « Révolution conservatrice ».

⁵⁹ Ludwig Klages (1872-1956).

sens réactionnaire par la démagogie fasciste. Et comme Dimitrov l'a très bien montré,⁶⁰ le fascisme ne se contente pas d'en appeler à l'arriération de la vie intellectuelle et émotionnelle des masses, mais aussi à ses instincts de recherche, encore peu clairs, et qui tendent même à une véritable libération. C'est l'intérêt vital du fascisme que le désespoir des masses reste dans cet engourdissement, dans cette obscurité et dans cette impasse.

Quand donc la « philosophie » fasciste choie ce désespoir, dénonce toute examen des causes économiques de la ruine de l'existence des masses comme superficiel, trivial, antiallemand, etc. elle rend dans certains cercles au fascisme les mêmes services de propagande démagogique que l'antisémitisme grossier de Streicher dans d'autres. C'est pourquoi on ne doit pas simplement mépriser avec arrogance le contenu médiocre de cette idéologie du désespoir. Évidemment, la théorie du démonique de Pfeiffer est une pure absurdité. Mais cette absurdité se raccroche très habilement à la situation idéologique immédiate de larges couches de l'intelligentsia, elle les détourne démagogiquement de la véritable connaissance de leur situation, elle les conduit dans la fausse profondeur d'une obscurité sans issue, dans le monde du désespoir chronique, du « néant néantisant » de Heidegger ; elle cultive une psychologie qui voit dans le désespoir même un signe de l'homme d'un genre supérieur, qui isole les

⁶⁰ Georges Dimitrov, *Rapport au VII^e congrès mondial de l'Internationale Communiste*, présenté le 2 août 1935, in *Œuvres choisies*, Paris, Éditions Sociales, 1952, p. 41.

hommes à l'aide du désespoir, qui éduque l'intelligentsia à se détourner des masses avec suffisance.

De telles falsifications lourdes et grossières ont donc des bases sociales très concrètes et des objectifs politiques. Et le combat pour l'intelligentsia subornée doit inlassablement travailler à démasquer ces falsifications. Dostoïevski se trompe quand il voit dans l'athéisme un échelon précédant la foi parfaite. Ses athées adoptent assurément cette position. Mais les cheminements du Niels Lyhne de Jacobsen⁶¹ ou du Bazarov de Tourgueniev⁶² ne mènent jamais à une quelconque foi en Dieu. Alors, si l'on veut raconter l'histoire de l'athéisme de telle sorte qu'Ivan Karamazov y représente à son sommet la figure la plus éminente de l'athéisme, on aura réalisé une falsification complète de l'histoire. C'est par une méthode de ce genre que des jacobins comme Hölderlin, des démocrates révolutionnaires comme Goerg Büchner, et mêmes des rebelles désillusionnés, atteints par le scepticisme, saisis parfois par des accès mystiques, comme Flaubert et Baudelaire vont être falsifiés en désespérés à la Klages ou Heidegger.

Mais leur désespoir toujours concret ainsi que leur pessimisme, leur scepticisme, n'ont rien à voir avec cette démagogie impérialiste. Comme nous l'avons illustré par l'exemple de Büchner, leur pensée est *concrète*, *historique*, et *sociale*, et de ce fait précisément

⁶¹ Jens Peter Jacobsen (1847-1855) écrivain danois, auteur de *Niels Lyhne* (1880) Paris, Stock, 2003.

⁶² Ivan Sergueïevitch Tourgueniev (1818-1883). Écrivain russe. Eugène Bazarov est le personnage principal de *Pères et fils*. Paris, Gallimard Folio, 2008.

profondément et globalement humaine. Si Büchner est « désespéré » de ce que dans les années 1830, aucune révolution démocratique plébéienne n'a pu se déclencher, son amertume est grande et porteuse d'avenir, car elle s'oriente – chez lui particulièrement avec une conscience claire, chez d'autres plus ou moins inconsciemment – vers le véritable futur de l'humanité, vers la véritable libération de l'homme du joug social. Une tendance de ce genre est, au moins en tant que possibilité, contenue dans tout état d'esprit désespéré des masses au sujet de la ruine de leur existence matérielle et idéologique. Et cette possibilité peut être éveillée à la vie, à la clarté, par un Büchner, par un Hölderlin. C'est pourquoi les grands écrivains et penseurs du passé, bien compris, sont un véritable danger pour le fascisme. C'est pour cela qu'ils doivent être falsifiés, afin que l'intellectuel désespéré du présent voie en Büchner un précurseur de son propre manque de clarté ; et pas une aide à la clarté, à la lutte.

La lutte contre ces falsifications ne peut être que celle du *concret historique*. Car ce n'est qu'en imaginant un désespoir humain éternel, au-dessus de l'histoire, au-dessus de la société, que l'on peut fermer la voie à une connaissance exacte. Notre tâche est de faire entendre cette voix franche et claire de la réalité historique. Cette voix est, chez les figures véritablement grandes du passé, le combat concret pour la libération de l'humanité. Parmi les légendes créées en histoire de la littérature allemande, il y a par exemple celle qui fait de Lenau, un contemporain de Büchner plus âgé, plus tendre et moins clair, un « pessimiste ». Lenau s'est cependant exprimé très clairement sur la cause véritable de son pessimisme.

Dans les strophes finales de ses *Albigéois*, il dit de sa propre situation :

*Geteiltes Los mit längst entschwundenen Streitern
Wird für die Nachwelt unsere Brust erweitern,
Daß wir im Unglück uns prophetisch freuen,
Und Kampf und Schmerz, sieglosen Tod nicht scheuen.
So wird dereinst in viel beglücktern Tagen
Die Nachwelt auch nach unserm Leide fragen.*

*Woher der düstere Unmut unserer Zeit,
Der Groll, die Eile, die Zerrissenheit? –
Das Sterben in der Dämmerung ist schuld
An dieser freudenarmen Ungeduld;
Herb ist's, das langersehnte Licht nicht schauen,
Zu Grabe gehn in seinem Morgengrauen.*

Le sort que nous partageons avec des combattants disparus
depuis longtemps

Élargira notre poitrine pour la postérité
Pour que nous puissions, dans l'adversité, nous réjouir
prophétiquement

Et ne fuir ni lutte, ni douleur, ni mort sans victoire.

Ainsi, un jour, dans des temps plus heureux,

La postérité s'intéressera à notre malheur.

D'où vient la sombre mélancolie de notre temps,

La rancune, la hâte, le déchirement ? -

Mourir dans le crépuscule, voilà la raison

De cette triste inquiétude.

C'est cruel que de ne pas voir la lumière tant désirée,

D'aller à la tombe au point du jour. ⁶³

Et même si Lenau a clairement montré tout au long de son poème ce qu'il entend par libération, il le complète

⁶³ Nikolaus Franz Niembsch, comte von Strehlenau dit Lenau, Nikolaus (1802-1850), écrivain autrichien, *Les Albigéois*, trad. Henri Trebitsch, Paris, P. J. Oswald, 1975, chant final, p. 164

cependant dans les dernières strophes en énumérant la longue série des luttes de libération, des albigeois jusqu'aux assaillants de la Bastille, et il ajoute encore les mots *et ainsi de suite* ⁶⁴ pour dire sans aucune ambiguïté que son « désespoir » est concret, historique, qu'il est l'exaspération et l'impatience au sujet de la longue hésitation de la révolution démocratique en Allemagne, que son « pessimisme » concernait la misère allemande de son époque et recelait en elle-même l'espérance d'une perspective d'avenir lumineuse, d'une réalisation finale de la révolution.

Si nous regardons le contraste criant entre les faits historiques et leur falsification par le fascisme, cela doit éveiller en nous un certain sentiment de culpabilité. D'autant plus que tous ces mensonges grossiers reposent sur des falsifications « fines » de l'histoire issues de périodes antérieures, de périodes où nous avons encore la possibilité légale de lutter contre chaque falsification. Sans nul doute, la méthode étroite et rigide de la sociologie vulgaire, qui ne prend pas en compte la richesse et la complexité des grandes figures historiques, porte une part de responsabilité dans le fait que la juste conception de l'histoire par le marxisme ait insuffisamment pénétré les masses, qu'elle n'ait pas été assez profondément comprise par des cercles suffisamment larges de l'intelligentsia. Mais nos amis antifascistes parmi les écrivains et les théoriciens de la littérature doivent également eux-aussi réfléchir à cela. Ils devraient vérifier si, au nom d'une « modernité » mal comprise, au nom d'un accommodement acritique avec

⁶⁴ *Les Albigeois*, op. cit., p. 165.

des courants philosophiques à la mode, etc. ils n'ont pas fait des concessions trop larges à ces idéologies dangereuses de préparation au fascisme. Si – pour rester sur notre sujet –, ils n'ont pas pour leur part favorisé, dans l'histoire de la littérature, que le désespoir soit considéré dans une éternité abstraite, hors de l'histoire et de la société. Si le rattachement de Büchner à Kierkegaard, Dostoïevski et Heidegger est vraiment une pure invention fasciste, si les fascistes en l'occurrence n'ont pas pu s'appuyer sur des « travaux préparatoires » pensés de manière totalement opposée, mais indiquant cette orientation.

Démasquer la démagogie fasciste est partout un test de l'arsenal intellectuel, non seulement pour nous communistes, mais aussi pour tous les antifascistes honnêtes.

[1937]

